

HENRI DE RÉGNIER

—

La

Double Maîtresse

— ROMAN —

SEPTIÈME ÉDITION



PARIS

SOCIÉTÉ DU MERCURE DE FRANCE

XV, RUE DE L'ÉCHAUDÉ-SAINT-GERMAIN, XV

—

MCM

La Double Maîtresse

Henri de Régnier



Société du Mercure de France, Paris, 1900

Exporté de Wikisource le 16/02/2017

TABLE DES MATIÈRES

(ne fait pas partie de l’ouvrage original)



Préface

Prologue

Première partie

I

II

III

IV

V

VI

VII

VIII

IX

X

XI

XII

XIII

Deuxième partie

I

II

III

IV

V

VI

VII

VIII

IX

Troisième partie

I

II

III

IV

V

VI

VII

VIII

IX

X

XI

XII

XIII

XIV

XV

Épilogue

Je ne sais trop, pour dire vrai, d'où j'ai été conduit à écrire ce singulier roman ni par où il m'est venu à l'esprit. Ce qui est certain, c'est qu'il y trouva presque à mon insu de quoi m'imposer son autorité et me contraindre à faire droit à ses exigences.

Malgré tout, je n'aurais pas dû, peut-être, lui accorder le crédit qu'il réclamait ni lui permettre de prendre corps en un livre qui, s'il contenta ma fantaisie, ne laisse pas d'embarrasser quelque peu mon jugement ; mais cette hétéroclite figure de M. de Galandot m'est, si souvent et avec tant d'insistance, apparue à la pensée que j'ai ressenti le besoin de me l'expliquer à moi-même. Je lui ai inventé une vie pour l'écarter de la mienne et j'ai pris ensuite le parti de le faire connaître aux autres pour mieux parvenir à l'oublier.

Le voici donc représenté aussi exactement que possible avec les événements que j'ai imaginés autour de lui dans le sens de son caractère. C'est un pauvre homme que M. de Galandot. J'ai eu soin de lui composer une histoire qui lui convînt. Si le lecteur ne voit point là ce que j'y ai voulu montrer, il me pardonnera mon erreur et je lui passerai son désaveu sans lui en vouloir davantage qu'il ne m'en voudra sans doute d'avoir proposé à son plaisir un personnage qui a souvent fait le mien.

D'ailleurs, je n'ai guère cherché autre chose qu'à faire défiler sur les verres de ma lanterne quelques ombres à la française et, si j'avais voulu mettre au frontispice le portrait de mon héros, croyez que c'eût été à la manière de ces petites figures de jadis qu'on appelait des silhouettes et qui découpent

à plat sur le papier blanc leurs profils à l'encre noire.

R.

PROLOGUE

M. de Portebize avait beau remonter le cours de son souvenir, il n'y trouvait rien qui concernât particulièrement son grand-oncle, M. de Galandot.

Il faut dire que les figures les plus familières à la mémoire du jeune homme n'étaient point celles de ses proches. Ses parents avaient plutôt confié son enfance aux mains des serviteurs et sa jeunesse à celles des maîtres à apprendre que pris soin eux-mêmes de l'une et de l'autre. Aussi, des visages qui s'étaient penchés par-dessus son épaule, au jeu ou à l'étude, qu'il fouettât une toupie ou feuilletât un livre, lui en revenait-il davantage de servantes et de valets, de cuistres d'école ou de régents de collège que de personnes de sa famille. De plus, non seulement frères et sœurs lui firent défaut, mais aussi cousins et cousines et, par conséquent, les tantes et les oncles, car M. de Galandot, à proprement parler, ne comptait pas ; j'entends par là qu'il ne représenta aucunement et jamais ce personnage si unique et si important à l'enfance et qui tient à ses yeux une place à part, l'Oncle.

Cet état, que M. de Galandot eût pu remplir envers son petit-neveu, resta donc sans titulaire dans la mémoire de François de Portebize. Il ne connut pas ce visiteur familial qui ne vient qu'à certains jours et se présente le plus souvent sous un aspect

bonasse et débonnaire, qui d'abord s'intéresse aux jeux et plus tard aux fredaines, ne vous gronde guère et vous morigène tout au plus, vous tapote la joue et vous pince l'oreille et vous laisse le souvenir de sa vieillesse lié bizarrement à celui de votre jeune âge.

François, cependant, se souvenait assez bien d'avoir entendu nommer parfois M. de Galandot, mais il n'en savait rien de plus. M. et M^{me} de Portebize parlaient peu devant leur fils qui d'ailleurs se trouvait assez rarement en leur compagnie. On ne s'occupa de lui qu'indirectement et par le choix qu'on faisait des gens destinés à sa garde et des personnes chargées de son éducation. Le collège survint. Il ne parut guère plus souvent au parloir qu'il ne venait au salon. Aussi ne regretta-t-il point la maison paternelle. Elle était vaste et déserte avec un carrosse toujours attelé dans la cour, car M. et M^{me} de Portebize portaient courir la ville à toute heure de nuit et de jour. Les congés qu'il passait là ne le divertissaient guère ; il s'ennuyait et, le soir, il avait peur dans sa chambre ; aussi retournait-il sans regret au dortoir, au pupitre et à la férule.

De ces séjours en famille il ne se rappelait pas avoir vu jamais, parmi les cadres où figuraient sa mère en déesse, la draperie à l'épaule et le sein nu, et son père, un cornet de dés à la main, aucun portrait qui représentât M. de Galandot et où il eût pu prendre quelque idée de sa taille ou de sa mine.

Il s'en étonnait sans savoir ce qui avait empêché que l'oncle parût là, même en peinture. Il ne subsistait, en effet, entre les Portebize et leur cousin, d'autre lien que celui de la parenté dont la force durable et imprévue venait de se faire sentir de la façon la plus heureuse, car le vieux gentilhomme, en mourant à

Rome où il s'était retiré depuis de longues années, laissait ses biens à ce petit-neveu.

Aussi François était-il encore tout abasourdi de cette aubaine. Le peu de chances à cet héritage en rendait la surprise plus agréable encore, et l'heureux héritier ressentait le plaisir qu'il y a à se réveiller un beau matin, et d'un seul coup, solidement riche.

Jamais donc M. de Galandot ne lui parut plus vivant que maintenant qu'il était mort. Le jeune homme cherchait à se représenter exactement son bienfaiteur inattendu, mais il manquait, comme on voit, des secours ordinaires qui aident en pareil cas notre incertitude au sujet de quelqu'un qui prend pour nous un intérêt subit ; et il se tourmentait en vain pour s'imaginer comment pouvait donc bien être ce Galandot d'Italie qui mourait si juste à point pour un Portebize de France, et, faute de mieux, il en était réduit pour toute ressource à ne se le figurer autrement qu'à l'effigie des écus dont ce favorable trépas faisait tinter à ses oreilles le bruit argentin. Il lui voyait le profil d'une monnaie et ainsi le trouvait fort beau.

François de Portebize l'était aussi. C'était un garçon de vingt-cinq ans, joli à voir sous son uniforme vert à parements rouges, le catogan bien tressé et noué, sur la nuque, d'un ruban noir. Sa tournure militaire faisait se retourner les femmes quand il passait sur la place en compagnie de MM. de Créange et d'Oriocourt, ses inséparables à la parade comme au tripot. Ils se montraient experts, tous trois, aux jeux d'amour et de hasard. Ils y faisaient brelan et chacun marquait cœur à son tour. Tous trois pauvres d'ailleurs, car, si les profits de

l'épaulette sont minces, ceux des cartes sont incertains ; aussi, ne possédait-il guère, comme ces Messieurs, que le bien d'une bonne mine et d'une fort bonne naissance, car il était de noblesse prouvée et de taille agréable.

Il s'y ajoutait, de plus, la chance d'être le fils d'une jolie femme dont son père, le gros Portebize, n'avait point dédaigné l'avantage d'être le mari en épousant, déjà sur le retour, la belle Julie de Mausseuil, de qui était né le beau François.

Du reste le singulier mariage de cette gracieuse personne et de ce libertin ventru avait eu ses raisons dans l'entremise de la vieille M^{me} de Galandot, tante de Julie, qui s'y employa comme nous dirons. L'affaire bâclée, la nouvelle mariée suivit à Paris son époux que les écus de la dot qu'on lui compta aidèrent à reprendre figure.

Celle de sa femme était trop charmante pour qu'on n'y fît pas attention, et Portebize fut attentif à tirer profit de l'émotion que produisaient ce visage délicat et frais, cette beauté voluptueuse et saine et qui semblait naïve. Il se poussa activement en tous sens, s'accrédita et se fût même enrichi si le goût du jeu n'eût été le tambour par lequel s'en alla ce qu'attirait la flûte aux lèvres de cette nouvelle sirène. Cela ne se passa point sans que Portebize fût cocu, mais il le sut être avec profit et bonhomie. Ses cornes furent d'abondance. Sous un air lourdaud et rustre, il était fin, expert et corrompu ; aussi se pourvut-il grassement de places lucratives où il prenait de quoi risquer au tapis vert assez pour paraître gros joueur et en acquérir une espèce de renom parmi les brelandiers de la Cour et de la Ville. Cela lui donna une importance qui, jointe aux faveurs qu'il obtint de sa complaisance conjugale, fit de lui une

sorte de personnage décrié, mais à même de bien des choses.

Sa femme, pour sa part, ne se supposa jamais l'instrument de cette louche fortune. Elle n'imaginait point qu'on pût tirer de l'amour autre chose que du plaisir, ni du plaisir que ce que l'on en peut prendre soi-même. Que son mari pensât autrement, peu lui importait. Satisfait des services involontaires qu'elle lui rendait, il ne s'opposait point à son divertissement particulier. Aussi usa-t-elle en toute liberté d'un goût naturel pour la galanterie où la portait la vivacité de ses sens et auquel semblaient la disposer l'éclat même de sa chair et toute la riche exubérance de sa beauté.

Julie provoquait plus le désir qu'elle n'attirait l'amour. Elle répondait à l'un avec une promptitude qui eût sans doute offusqué l'autre, tant elle mettait une sorte de hâte à satisfaire l'impatience qu'elle causait. Aussi fut-elle à son insu en mesure de servir son mari auprès de beaucoup de gens qui surent à leurs dépens ce qu'il en coûta à leur complaisance d'avoir profité de la sienne. Parfaitement heureuse, elle fit beaucoup d'heureux. Mais le désir passe avec qui l'a fait naître. Sa brusquerie se prend aux apparences qui se gâtent les premières. Tout charnel, il se conforme à la chair ; il en dépend et, comme il en a subi la vigoureuse chaleur, il se mesure à la durée de son éclat.

Celui de Julie fut splendide et succulent. Elle éblouit, charma et ne retint pas. Elle eut des liaisons et pas de ces liens qui nouent l'une à l'autre deux destinées et font que l'amour se prolonge entre deux amants malgré le déclin des corps qu'ils unissent et l'usure des visages dont ils se regardent. M. le maréchal de Bonfort, qui l'avait eue des premiers, l'appelait

assez plaisamment les Mille et une Nuits. Elle souriait et passait outre, toujours belle, voluptueuse et fraîche.

Pourtant le temps vint où le sourire délicieux qui avait animé ce charmant visage n'y trouva plus l'aide de la jeunesse et où la belle Julie fut la toujours belle Julie avant de devenir l'encore belle M^{me} de Portebize. Elle le restait d'une beauté plus mûrie et comme alourdie, ce soir où, le dernier, elle parut parmi ceux qui allaient si vite l'oublier.

On soupa chez le maréchal de Bonfort quand, au milieu du second service, le gros Portebize s'affaissa brusquement sur sa chaise et donna de la tête contre son assiette. On le releva, le nez barbouillé de sauce et la face écarlate. On s'empressa, mais tous les soins furent vains. La veine ouverte par la lancette du chirurgien resta sèche. Il était mort, si bien que, quand on l'eut emporté, M. de Bonfort, en se mettant au jeu, ne laissa pas de dire qu'après tout c'était encore là ce que le drôle avait jamais fait de mieux que de finir en bonne compagnie une vie que la plus mauvaise occupait d'ordinaire, et qu'il en fallait louer Dieu.

Ce trépas eut pour suites que M^{me} de Portebize demeura pauvre avec son fils déjà grandet. Son miroir consulté ne lui permit pas de doute sur l'opportunité de faire retraite. Il lui indiquait discrètement que son visage, qui l'avait si bien servie, ne tarderait pas à la desservir. Aussi prit-elle le franc parti de disparaître d'un monde où elle avait paru avec un éclat qu'elle n'était plus en mesure de soutenir. Sa dot depuis longtemps dispersée, il ne restait guère à la veuve et à son fils que la terre de Bas-le-Pré, qui lui venait de ses parents et continuait à porter récolte de ses maigres arpents. Elle s'y

retira donc complètement, laissant François à Paris, au collège de Navarre, où M. de Bonfort le maintint de ses deniers. Le vieux maréchal prit soin du jeune homme qui ne revit sa mère qu'au moment de partir pour le service du roi et durant la semaine qu'il vint passer à Bas-le-Pré, avant de rejoindre son régiment où il retrouva MM. de Créange et d'Oriocourt, qu'il avait connus à l'Académie. Tous trois tenaient leurs brevets du maréchal et se ressemblaient singulièrement.

C'est en ce manoir de Bas-le-Pré que François de Portebize revoyait sa mère en pensée et, tout en causant de choses et d'autres sur le mail où il se promenait avec MM. d'Oriocourt et de Créange, il retrouvait dans sa mémoire les moindres détails de ce bizarre logis.

On y arrivait par un chemin d'arbres rabougris qui partait de la grand'route et débouchait devant le château. C'était un bâtiment carré avec une tourelle à chaque angle. Une poterne voûtée donnait accès à une cour intérieure gazonnée et coupée d'une croix de sentiers. En face de la poterne, une porte basse ouvrait au dehors sur un potager dont les plates-bandes bordées d'un buis clairsemé contenaient des légumes rachitiques et de malingres arbres à fruits. Par-dessus les haies de clôture, on apercevait quelques chaumières, groupées en hameau, qui formaient une douzaine de feux.

Une terre de médiocre étendue composait avec elles toute la dépendance du château en grande partie inhabité. M^{me} de Portebize y occupait les pièces basses du rez-de-chaussée que surmontaient un étage de chambres et des greniers.

Elle vivait là fort solitaire, vêtue de grosse laine, vaquant

aux soins du ménage, un trousseau de clefs à la main. Elle surveillait la cuisine, aimant à manger finement, et la buanderie, ayant gardé le goût du beau linge. Aussi l'armoire et le buffet étaient-ils largement garnis si la garde-robe était moins pourvue. Le plus clair du mince revenu de M^{me} de Portebize s'employait à faire venir de la ville des aunes de toile et des paniers de provisions, car les fruits du jardin et les volailles de la basse-cour ne lui eussent fourni qu'une chère piteuse.

La redevance des fermiers était chétive. Ils respectaient fort M^{me} de Portebize, car elle mettait grande attention à ne point se laisser duper. Elle examinait avec soin le beurre de la baratte et le grain du boisseau, mais elle ne pouvait faire que les vaches ne fussent avares de lait et la semence pauvre d'épis.

Ces menus soins achevés, elle s'asseyait d'ordinaire près de la fenêtre et filait au rouet. Elle accompagnait son travail monotone de chansons continuelles, car elle demeurait gaie et rieuse ; mais, au lieu de noëls et de complaintes de bonne femme, elle fredonnait des couplets gaillards et des refrains grivois, car sa mémoire était pleine de ceux qui couraient en son beau temps et elle en murmurait sans y penser l'inconsciente gravelure. Ces ponts-neufs contrastaient singulièrement avec son costume de Mère l'Oie, mais personne n'était là pour prendre garde au disparate. La vieille Jeannette tisonnait l'âtre et le petit Jean, qui était simple, entrait ou sortait, portant quelque vaisselle, avant d'aller passer une souquenille pour dresser la table et servir le repas de sa maîtresse.

Elle mangeait seule, abondamment et longuement.

L'embonpoint tendait sa chair encore souple. Elle gardait de sa beauté passée un visage agréable. Elle était grasse, avec les plus belles mains du monde, et quand, à son miroir, avant de se mettre au lit, elle défaisait sa guimpe de lingerie et laissait tomber sa jupe de futaine, de cette dépouille, couleur de cendre et de feuille morte, elle sortait nue et plantureuse, les seins lourds et la croupe rebondie.

François de Portebize se revoyait à Bas-le-Pré, assis en face de sa mère, devant la grande soupière à fleurs à laquelle ils apportaient tous deux un appétit égal. Le sien s'aiguissait au grand air. L'après-midi, il battait le pays sur un vieux courtaud qui le ramenait le soir aux quatre tourelles de Bas-le-Pré. La nuit, il entendait grincer leurs girouettes. Le vent courait sur les campagnes par larges poussées et s'arrêtait un instant à taquiner les vieilles ferrures, puis passait outre et continuait sa route aérienne. Cette antique demeure, avec sa cour herbue, debout au milieu des champs, lui semblait un triste séjour. L'alentour n'en compensait pas l'intérieur.

Cette piètre seigneurie de Bas-le-Pré était composée de terres revêches et dures, rebelles à la charrue, d'une culture difficile et d'un produit médiocre. Le blé y poussait court ; l'herbe rase nourrissait un bétail maigre. Le paysan y était hargneux et hâve. Les bois sans futaie ne donnaient guère que des broussailles et des baliveaux. Les troncs y étaient rugueux, les branches estropiées, les souches cornues et grimaçantes. Des marais embusquaient çà et là leurs eaux ternes qui en rongeaient sournoisement les bords. C'était un mauvais coin de pays, une sorte de sol de rebut qui contrastait avec les terres voisines, vertes, plantureuses, de bon aspect.

Ce Bas-le-Pré enfonçait par des pointes bizarres son terroir anguleux et dur dans la fertilité environnante. Il formait une enclave hostile, ridée de sillons arides, vêtue d'herbe pelée. Ses mares glauques louchaient, ses arbres menaçaient. Il avait, si l'on peut dire, mauvais visage. Il était une manière de déchet dont les seigneurs du lieu durent s'accommoder tant bien que mal. Ils y avaient toujours vécu à l'étroit, retirés et rétifs, connus pour leur âcre vouloir et leur méchant caractère, leur aigreur. Mal hospitaliers, de foi scabreuse et d'adresse retorse, assez bien représentés par leur nom même de Mausseuil.

C'était merveille de penser que la belle Julie fût née en ce vilain lieu, de ces vilaines gens et même du pire d'entre eux. Elle était la fille tardive du dernier M. de Mausseuil qui, d'un second mariage d'où elle était issue, l'avait laissée orpheline avec la seule compagnie d'une tante plus qu'à moitié folle, autant par nature que par la rage d'avoir vu sa cadette sortir de Bas-le-Pré et épouser par une fortune extraordinaire le comte de Galandot dont elle mit au monde, en 1716, un fils du nom de Nicolas, qui se trouva le cousin de Julie et, par suite, devint le grand-oncle de François de Portebize.

Les terres des Galandot étaient vastes et bonnes. Elles entouraient de toutes parts celles des Mausseuil. Les quatre tourelles de Bas-le-Pré regardaient au-delà de leurs chétifs arpents s'étaler une noble étendue de prés, de champs et de bois, et voici que, par un singulier retournement de fortune, tout cela passait aujourd'hui aux mains heureuses de François de Portebize. Le petit domaine acariâtre et rechigné accaparait la grande et forte seigneurie. Les minces sillons de l'un se continuaient des bons labours de l'autre. Les bois rachitiques

s'unissaient aux riches forêts, les prés pelés aux fertiles prairies. C'était l'union des sept vaches grasses et de la vache maigre.

Il semblait à François de Portebize qu'un large souffle de bonheur venait de passer sur sa vie. Les girouettes des tourelles de Bas-le-Pré avaient tourné brusquement. Le vent avait fait battre les volets, ouvert les fenêtres, chassé la poussière ; et tout cela parce que quelqu'un qu'il ne connaissait pas était mort à Rome et parce que lui était bien vivant, prêt à jouir de ce que la vie donne à tous et, grâce à ce legs opportun, de tout ce dont l'augmente la richesse. Oh ! le digne oncle que ce Nicolas de Galandot ! Et svelte en son coquet uniforme à parements rouges, le catogan bien tressé et noué à la nuque d'un ruban noir, sur le mail qu'il parcourait entre MM. d'Oriocourt et de Créange, ses inséparables, il allait faisant sonner ses éperons, tandis qu'à son oreille une petite voix intérieure lui disait : « Eh bien ! François de Portebize, êtes-vous content ? » et ajoutait du ton de fausset d'un tabellion qui assure ses bécicles : « Seigneur de Noircourt-les-Trois-Fontaines, seigneur de Clairchamps, de Saint-Martin-le-Pieux, du Clos-Joli, des Serpentes, de Saint-Jean-la-Vigne et autres lieux, châtelain de Pont-aux-Belles... » Et il se sentait une reconnaissance, pour tant de biens imprévus, envers ce Galandot le Romain qui lui apparaissait dans une sorte de prestige incertain mais imposant, debout sur un socle, le glaive à la cuisse, la cuirasse au torse, et avec la longue perruque que porte le Grand Roi quand on le représente en César ou en Auguste, sur les places de ses bonnes villes ou sur les médailles de ses victoires.

PREMIÈRE PARTIE



PONT-AUX-BELLES

I

Le château de Pont-aux-Belles où naquit Nicolas de Galandot, le 4 juin 1716, était un fort beau lieu et resté tel, comme le constata François de Portebize quand, après la mort de son oncle, accompagné du vieil intendant qui, les clefs à la main, lui en ouvrait une à une les chambres désertes, il en parcourut les hautes et basses salles avec tout le soin et le détail naturels à ces sortes de visites.

On pouvait admirer à Pont-aux-Belles, outre la bonne dimension des vestibules, l'heureux agencement des corridors et la parfaite entente des dégagements, avec je ne sais quoi de sévère et de solide, qui en rehaussait l'ordonnance. Tout y semblait pour favoriser une vie calme et réglée. Les escaliers par leurs larges marches et leur ample révolution conseillaient la lenteur des pas. Ils étaient aisés et justes à la montée comme à la descente, en proportion avec l'enjambée. La bibliothèque vaste et bien fournie disposait aux longues heures de lecture et de méditation. La salle à manger monumentale paraissait faite pour des repas copieux et graves, comme les salons pour s'y

entretenir avec décence et cérémonie, plutôt en propos alternatifs et en fortes sentences que par plaisanteries et calembredaines.

Les hautes fenêtres y donnaient vue sur les jardins qui, par leurs allées régulières, leurs quinconces symétriques, leurs charmilles égales, semblaient reproduire au dehors le bel ordre intérieur. Devant le château, entre deux miroirs d'eau plate, sur une table de pierre, un cadran solaire marquait, de l'angle oblique de son gnomon de bronze, la durée du jour.

C'est à ce cadran que M. de Galandot, le père, sut que son fils Nicolas venait de coûter à sa mère un laborieux travail, car il était huit heures du matin quand la noble dame ressentit les premières douleurs et ce fut à trois de relevée qu'on accourut annoncer à son époux, au jardin où il avait fui le spectacle de l'opération naturelle dont sa femme supportait patiemment les épreuves, que la conséquence s'en trouvait un petit garçon à qui il ne manquait rien.

M. de Galandot se sentit fort soulagé. Il prit dans sa tabatière une large pincée de tabac, souleva son chapeau, mit sa perruque à la pomme de sa canne et s'essuya cérémonieusement le front. Il commanda aussitôt qu'on lui apportât à boire.

Un valet se montra bientôt avec une bouteille débouchée sur un plateau. M. de Galandot se versa un grand verre de vin, le haussa à la hauteur de son œil et le but à la santé du jeune Nicolas. Puis il se dirigea vers la chambre de l'accouchée pour le compliment d'usage qu'il abrégua, car il la vit sur ses oreillers, fort pâle et les yeux clos, ce qui mit quelque mesure à ses façons qu'il avait d'ordinaire fort tournées aux longs discours. Le nouveau-né lui apparut aux mains des matrones,

rouge, ridé et grimaçant. Il se laissa dire que le poupon était en tous points bien conformé et digne de son père, ce qui le fit fort content de tous deux.

Bien que M. le comte de Galandot ne se départît pas facilement de sa gravité habituelle, il n'avait jamais été si ému depuis le jour où, orphelin, riche et pourvu de bonnes terres et d'écus sonnants, il était monté en carrosse pour aller demander au vieux M. de Mausseuil la main de sa fille cadette dont il souhaitait de faire sa femme, l'ayant vue à une assemblée où elle lui parut passer en sagesse et en agrément ce que la province offrait de beautés les plus qualifiées.

Le vieux Mausseuil habitait Bas-le-Pré, comme on sait, mais ce qu'on ne saura jamais assez, c'est combien il se trouvait être le plus grincheux et le plus rechigné hobereau qui se pût voir. Il tirait de sa pauvreté un venin particulier dont la bile colorait son visage jaune et infectait son caractère hargneux. Ses habits à l'ancienne mode, sa taille contournée et sa tournure carabosse faisaient de lui une sorte de marmouset redouté à la ronde pour la méchanceté de sa langue et pour son humeur tracassière. Ses filles qu'il tyrannisait le détestaient, et son fils Hubert ne le haïssait pas moins.

Celui-là, qui ne lui ressemblait guère de corps, car il était haut et bien pris, ne valait pas mieux à plus d'un titre. Si l'un par sa fourberie venimeuse eût mérité la potence, l'autre par sa brutalité grossière eût été digne du billot. En attendant le méfait auquel les vices de sa nature le destinaient tôt ou tard, il employait les forces de son bel âge à poursuivre les bergères derrière les haies et les souillons à leurs fourneaux. Au lieu de rester comme son père confiné à Bas-le-Pré, il courait le pays

et se montrait partout, encore que peu à peu on lui eût fait sentir le dégoût de ses bas excès dont le moindre était de boire à outrance jusqu'à l'ivresse la plus furieuse.

Il fallut voir comment le vieux Mausseuil reçut la requête de ce pauvre M. de Galandot. Le comte avait préparé en route un discours dont il se répétait les termes et dont il ne put placer les premiers mots, tant M. de Mausseuil l'interrompit aigrement dès l'ouverture, si bien que le prétendant s'embarrassa et finit par balbutier ce qu'il s'était promis de dire avec ampleur et ménagement. On le renvoya sans réponse après l'accueil le plus acariâtre et, quand on acquiesça enfin à ses demandes réitérées, ce fut sous la forme la plus rebutante, en lui faisant sentir la faveur de cette union où il assurait à Jacqueline de Mausseuil les avantages les plus considérables.

Celle-ci attendait avec une anxiété secrète l'issue de la négociation. Bas-le-Pré fut terrible durant ces jours.

Le vieux Mausseuil, qui avait cru surprendre quelque chose de la joie dissimulée de sa fille, y voyait celle de le quitter et s'en plaignait amèrement. L'aînée des deux demoiselles de Mausseuil, enragée de la préférence qui favorisait sa cadette, ne cessait de la tourmenter de sa jalousie vindicative et pensa mourir d'envie et de colère rentrée quand on apporta les parures que le comte, par amour et par ostentation, offrit fort riches et dont elle gâta méchamment l'une des plus belles en y répandant l'huile d'une lampe qu'elle en approcha sous prétexte de mieux examiner le grain de l'étoffe. C'était une magnifique soie à ramages, qui se trouva perdue par cette laide malice. Il arriva de même malheur à un flacon précieux qu'Hubert de Mausseuil, qui le touchait, laissa choir sur la

dalle, de ses mains avinées.

Jacqueline, d'ailleurs, fuyait son frère avec une horreur manifeste et évitait même de lui parler, ce que, brutal et hautain, il n'eût pas souffert, si sa sœur n'avait eu quelque bonne raison à ce mépris public qu'elle faisait de lui et qu'il supportait d'elle sans rien dire et en courbant le dos sous l'avanie.

Enfin le mariage eut lieu.

M. de Mausseuil conduisit sa fille à l'autel avec son plus sournois sourire. Quant au frère, il entra à l'église tellement ivre qu'il n'en put ressortir sur ses jambes et resta à son banc, accablé de vin et pris d'un si épais sommeil que les archets des violons, le branle des cloches et les pétarades de la mousqueterie ne parvinrent pas à l'éveiller.

Les noces à peine accomplies, la nouvelle comtesse commença à prendre sur son mari un ascendant qu'elle ne perdit jamais et dont le premier usage fut de pousser le débonnaire Galandot à refuser assez sèchement au vieux Mausseuil certains avantages qu'il s'était fait consentir et dont il se vit débouter.

Le hargneux gentilhomme se rebiffa ; mais sa fille prit prétexte de ses récriminations pour rompre net avec lui et, par la même occasion, avec sa sœur Armande qui passa sa rage sur sa belle-sœur, dès qu'Hubert de Mausseuil se fut marié à son tour, aussitôt leur père mort d'une goutte remontée et de la colère que lui causa le procédé de sa fille et de son gendre, sourds à ses doléances furieuses.

M^{me} de Galandot ne le pleura guère, toute au travail de

s'assurer une fois pour toutes son mari qui se prêtait, d'ailleurs, de bonne grâce à une servitude pour laquelle il était naturellement fait. L'admiration où il tenait le caractère de sa femme s'accordait avec l'amour qu'il ressentait pour sa beauté. Aussi M^{me} Jacqueline régna-t-elle sans conteste à Pont-aux-Belles, non seulement sur l'esprit de son époux, mais encore sur toutes choses et sur tout le monde.

Si sa conduite était habile, son administration était excellente, à la fois hardie et avisée, prudente et ferme. Le château fut reconstruit. On jeta bas l'ancienne bâtisse et sur la place s'éleva la nouvelle demeure. L'architecture en fut simple et solide. M^{me} de Galandot veilla à tout, avec grand soin de laisser au comte l'idée qu'il était de beaucoup dans le projet et dans la réussite.

Par ces divers moyens, elle l'occupait entièrement en se réservant, au fond, de s'occuper de tout.

Il ne demandait guère que de trouver sa table bien servie, son vêtement ample et ordonné et les complaisances du lit quand l'envie lui en prenait. Elle ménageait ce triple goût, l'ayant reconnu gourmand de nourriture et vain d'habits. Quant au besoin qu'il avait d'elle, elle y voyait le plus ferme soutien de son pouvoir et ne manquait pas à l'entretenir, tout en en modérant l'usage afin d'en mieux sauvegarder la durée.

Le comte était donc heureux. Une main adroite et sûre dirigeait tout autour de lui, faisait pousser les fruits au verger et les fleurs au jardin. Il n'avait qu'à en savourer la succulence et à en respirer l'odeur. Si la maison était bien ordonnée, les domaines étaient prospères.

On vantait Clairchamps pour ses fourrages et ses granges pleines. Les blés de Noircourt-les-Trois-Fontaines étaient réputés dans le pays pour la qualité de leur paille et le poids de leurs épis ; la Ville-aux-Bœufs devait son nom à la renommée de son bétail. Au Clos-Joli et à Saint-Jean-la-Vigne, les ceps venaient bien. Le sol des Serpentes nourrissait des grappes juteuses. La forêt contenait les plus beaux arbres de la contrée. Des coupes sagement réglées n'abattaient que le nécessaire, laissant s'accroître la futaie et se fournir le taillis.

Quand les bûcherons, la hache à l'épaule, les laboureurs, l'aiguillon au poing, les vigneron, la hotte au dos, venaient à Pont-aux-Belles pour quelque affaire de bail ou de loyer, M^{me} de Galandot savait leur parler avec autorité. Elle obtenait d'eux ce qu'ils se présentaient pour demander d'elle. Aussi l'admiration du comte pour Jacqueline était-elle sans bornes et sans mélange, d'autant plus qu'il connut sa femme toujours belle.

La comtesse l'était quand il l'épousa, elle l'était quand, après plusieurs années de mariage, naquit leur fils Nicolas. Son dernier regard la vit telle encore lorsqu'il mourut assez subitement pour être resté trop longtemps, un jour d'été, au gros soleil, chapeau bas et debout auprès du cadran solaire, entre les miroirs d'eau, à y voir venir midi.

On était en 1723, M^{me} de Galandot avait juste trente-neuf ans, et le petit Nicolas finissait sa septième année.

Les obsèques du comte de Galandot, comme toute sa vie, furent bien réglées. On y vint d'alentour, et la noblesse de la province tint à saluer une dernière fois un de ses meilleurs

gentilshommes. On défila dans les salons drapés de noir, devant la veuve en grand habit. Il y eut une chapelle ardente avec une herse de cierges. Les paysans portèrent à bras et sur leurs épaules le cercueil de M. le comte. On psalmodia ; les chantres nasillèrent. La petite église de Pont-aux-Belles, qui ne s'emplissait d'ordinaire que de l'odeur rustique des villageois, connut le parfum musqué des dames en atours de deuil.

La tribune fut trop étroite pour les contenir. On s'installa comme on put avec un froufrou de jupes et des saluts de connaissance. L'absoute courba les têtes.

La vieille dalle des sépultures fut soulevée. L'air froid du caveau offusqua le nez de ceux qui se penchèrent sur son trou noir. On y descendit les restes de M. le comte, le cœur et les viscères mis à part dans une urne d'argent, car ce pauvre homme était un riche et puissant seigneur. Son épitaphe en fit foi ; puis le râteau des jardiniers effaça devant le château la trace des pas et le vestige des roues de carrosses. Chacun partit ; et le cadran continua à marquer l'heure au soleil, de sa petite ombre anguleuse, noire et mobile, sur la pierre tiède ou glacée.

II

M^{me} de Galandot fit grande figure de veuve et la maintint avec une rigueur exceptionnelle au-delà même du temps que prescrit l'usage. Elle le suivit et le dépassa.

Elle renonça à toute parure pour un vêtement uniforme qu'elle ne quitta plus. Elle referma pour toujours la cassette sur les bijoux dont son mari aimait à la voir ornée. Les riches robes qu'aux occasions elle sortait, pour lui plaire, des grandes armoires de chêne et des coffres à ferrures y restèrent désormais pendues ou pliées ; celles qui n'avaient point encore été taillées demeurèrent à la pièce.

Ce ne fut pas seulement à son vêtement que M^{me} de Galandot apporta un changement qui survécut aux circonstances et persista assez pour qu'on y pût voir un projet bien médité de vivre selon un plan nouveau. Peu après, elle réforma également autour d'elle tout ce qu'elle avait concédé à l'humeur du feu comte que, gourmand et vain, elle satisfit en ce double penchant, par une table bien fournie de mets et par une antichambre bien garnie en laquais.

La livrée et la bouche étaient deux dépenses auxquelles elle consentit par condescendance, mais qu'elle n'aima point ; aussi, une fois veuve et libre d'agir à son gré, y mit-elle

promptement fin. Elle congédia les marmitons et les valets et ne garda auprès d'elle que le nécessaire pour ouvrir la porte et tourner la broche.

Des nombreuses chambrières attachées à sa personne, elle ne conserva, pour son service particulier, que les deux plus âgées qui suffisaient amplement à l'entretien de sa lingerie et au soin de sa garde-robe, et encore, le plus souvent, se passait-elle de leur aide, préférant s'habiller, se coiffer et se recoudre elle-même, ce qu'elle n'eût certes point risqué de faire, au temps de M. de Galandot qui détestait même les menus ouvrages auxquels se distraient d'ordinaire les femmes et dont il ne souffrait guère que la sienne s'occupât.

La simple vue d'une aiguille ou d'un dé l'agaçait. Il aimait qu'on fût oisif et qu'on passât des heures assis, l'un devant l'autre, en de larges fauteuils, bien parés, et à discourir de la pluie ou du beau temps.

Il n'avait guère de goût que pour le jeu, moins ceux de cartes que tels autres, non les échecs par exemple dont la difficulté le fatiguait vite, mais les jonchets, qui le divertissaient infiniment. De sa belle main grasse sortant des dentelles de la manchette, il débrouillait l'enchevêtrement capricieux des petites figures taillées dans l'os ou l'ivoire et mettait à cette tactique une patience et une dextérité remarquables. Hors ce passe-temps de cabinet, celui qu'il prenait le plus volontiers était de se promener au grand air des jardins.

Ceux de Pont-aux-Belles passaient pour fort beaux, et leur entretien coûtait cher en jardiniers de toutes sortes, les uns pour les fleurs, les autres pour les arbres, sans compter ceux qui veillaient aux fruits, aux légumes et aux plantes potagères.

M^{me} de Galandot mit bon ordre à ce train superflu. Elle se conserva un certain Hilaire, expert aux semis, aux greffes et aux tailles, capable de lui tenir en état ses espaliers et ses plates-bandes ; pour le reste, elle s'en remit à la nature, qui fait pousser les arbres d'eux-mêmes, et se contenta de faire de temps en temps, avec l'aide de quelques paysans, émonder les charmilles et sarcler les allées où le pauvre M. de Galandot s'était promené si souvent, se baissant pour ramasser proprement une feuille oubliée par le râteau et qu'on retrouvait morte, le matin, dans ses poches, quand on les retournait pour les vider, en brossant son habit.

Comme on cessa de réparer les conduites d'eau des bassins, ils devinrent moins limpides, et l'un d'eux situé au bout du parc tarit presque ; mais M^{me} de Galandot entendait avant tout s'éviter la charge de ces agréments dispendieux.

Quand tout fut à son gré, elle n'y changea plus rien. Elle avait pour ainsi dire complété son caractère et s'y tenait.

Chaque jour, elle s'asseyait à une table également frugale et sobrement servie. Elle s'en levait pour regagner son appartement qu'elle ne quittait guère et où elle passait son temps en oraisons et en comptes, étant, de pieuse, devenue dévote et, d'ordonnée, plus qu'avare.

Les économies n'avaient point porté que sur les gens. Les écuries furent vidées. Le comte détestait la chasse et l'équitation et n'avait jamais eu ni meutes ni bêtes de selle, mais son humeur pompeuse et vaine se plaisait assez aux beaux attelages. Il voyait là un attribut de gentilhomme et n'eût manqué pour rien au monde à en user. Aussi nourrissait-il

plusieurs paires de forts chevaux qu'il tirait à grands frais d'Allemagne, une d'alezans dorés, une autre de blancs, la troisième de gris pommelés, une encore de disparates et la dernière de hongres pies, dont il ne se montrait pas peu fier.

C'est ceux-là qu'on attelait au grand carrosse doublé de satin rouge à crépines d'or, aux housses armoriées, où montaient M. et M^{me} de Galandot, en habit de cérémonie, pour visiter le voisinage, ce qui avait lieu, chaque année, d'ordinaire aux premiers jours du printemps.

L'air frais d'avril entraît par les glaces baissées. La route sonnait aux fers des chevaux ; parfois une ornière faisait pencher le carrosse, car les pluies de l'hiver avaient raviné le terrain ; des oiseaux coupaient le ciel d'un vol vif ; un lièvre déboulait d'un champ et traversait le chemin. Les paysans saluaient au passage. Dans les hameaux, sur le pas des portes, des femmes regardaient venir le noble équipage ; on entendait le bruit d'une enclume ou le grincement d'une corde de puits ; on respirait une odeur d'étable ou un parfum de grange, et les polissons qui avaient suivi le carrosse à la course s'arrêtaient essoufflés, tandis qu'un chien jaune l'accompagnait plus loin et, las d'aboyer aux roues, finissait par le devancer, et on le voyait, haletant, lever la patte contre un tas de cailloux et pisser là, la cuisse haute et la langue pendante.

Parfois l'arrivée des visiteurs réveillait le chenil et son concert discordant de voix furieuses et rauques et de faussets glapissants. Derrière les grillages, on distinguait des gueules roses, des babines sanguinolentes et des crocs acérés. Le marchepied abaissé, la portière ouverte, M. et M^{me} de Galandot descendaient sur le sable d'une cour ovale, devant un perron de

pierre.

M. d'Estance les recevait aux Meutes. Il baisait la main de M^{me} de Galandot et frappait familièrement sur l'épaule du comte qui supportait cette privauté par égard pour la considération dont jouissait dans le pays le vieux gentilhomme. Il s'était retiré du service avec le grade de maréchal de camp après maintes campagnes et de beaux états, à la suite d'une blessure qui ne guérit qu'à moitié. On voyait au mur son portrait qui le représentait en pied, le bras tendu et la main dans un gant de buffle gris à dentelle d'or, sa cuirasse barrée du cordon rouge, et debout sur un tertre où brûlait, parmi des éclats d'armes, une grenade.

Il y avait assez loin du personnage militaire figuré sur la toile à l'hôte rustique qui accueillait ses voisins de Pont-aux-Belles. M. d'Estance portait un vieil habit chamois rapiécé, de longues guêtres et des galoches à gros clous. Avec cela une barbe de trois jours.

Le plus souvent on le trouvait, la carnassière au côté et le fusil à la main, car il se distrayait à abattre les pies et les corneilles en attendant les grandes chasses d'automne où il découplait sa meute qui parfois faisait l'hallali jusque sur les terres de Pont-aux-Belles.

Ce train ne plaisait guère à M^{me} de Galandot, soucieuse du bon état de ses champs, dont elle n'osait pas refuser l'entrée à M. d'Estance qui, en échange du procédé et en compensation du dégât, fournissait l'office du château de quartiers de venaison et de maint autre gibier.

Le plus proche voisin de M. d'Estance était M. Le Melier,

ancien conseiller au Parlement. Il était riche et allié, par sa femme dont il était veuf, au marquis de Blimont qui, avec M. le comte de Galandot, se trouvait le seigneur le plus considérable du pays.

M. de Blimont habitait un fort antique château et avait, disait-il plaisamment, autant de filles que de tours. Elles se montaient en tout à dix. Les cinq demoiselles de Blimont étalaient des grâces corpulentes et des teints fleuris. Elles contrastaient par leur embonpoint avec la maigreur de leur père et rendaient plus singulières encore sa complexion malingre et sa mine chafouine. Quant à la mère, une lettre de cachet la tenait enfermée depuis longtemps dans un couvent, ce dont le marquis se louait chaque jour en se souvenant des escapades où sa galante compagne avait aventuré son honneur à toutes mains.

Quand le carrosse des Galandot avait visité toutes les gentilhommières dont les maîtres valaient la peine qu'on s'y arrêât, il se dirigeait vers la ville. Les Galandot y fréquentaient peu et seulement l'indispensable, bien qu'ils y possédassent un hôtel où, du reste, ils ne séjournaient jamais et dont les volets et le portail restaient clos tout le long de l'année.

On ne les voyait guère qu'à cinq ou six portes et à celle de l'évêché.

C'était une fort belle maison de pierre. L'évêque y résidait peu, mais le diocèse l'estimait pour sa bonne tournure épiscopale, ses rochets de fine dentelle et la renommée qu'il s'était acquise ailleurs, autant par ses talents réels pour la chaire que par ses hautes vues de politique ecclésiastique, et

M^{me} de Galandot ne manquait pas, chaque année, de poser à l'anneau pastoral le baiser de ses belles lèvres froides.

Elle ne les desserrait guère par contre chez les Berville. M. de Berville portait sabots et patoisait, et ce n'était pas non plus sans quelque peine qu'elle consentait à descendre un instant chez les du Fresnay.

Ces bonnes gens, apparentés de fort loin aux Mausseuil, possédaient au Fresnay une agréable demeure. Dès l'entrée, on y respirait une odeur de pâtisserie cuite et d'essences distillées. M^{me} du Fresnay excellait à confire des fruits et à composer des friandises de sa façon. Elle apparaissait toute rose, les manches retroussées sur ses bras poudrés de sucre. On la surprenait en train de mélanger en des bassines des ingrédients délicats dont elle tirait des bonbons exquis et des élixirs délicieux. Elle connaissait les mérites divers des cédrats et des limons, de la coriandre et du clou de girofle et de toutes les drogues qui servent à réjouir la bouche et à divertir l'estomac.

Si elle excellait à flatter le palais, elle savait aussi amuser l'ouïe. La maison retentissait de concerts perpétuels, car M. du Fresnay jouait du violon à ravir et M^{me} du Fresnay accompagnait à merveille, au clavecin, sa voix qu'elle avait d'un timbre charmant. C'était d'ailleurs un ménage fidèle et tendre, uni en ce double goût de la friandise et de la musique, mais que sa parenté avec les Mausseuil rendait suspect à la vindicative M^{me} de Galandot.

À cela s'ajoutait que, pour aller au Fresnay, il fallait passer tout contre Bas-le-Pré et que M^{me} de Galandot détestait la vue de ces quatre tourelles dont les pointes aiguës lui entraient dans

le souvenir comme de malfaisantes aiguilles.

Si le comte s'en tenait avec ses voisins à une politesse cérémonieuse, M^{me} de Galandot, pour sa part, restait sur un pied de haute réserve envers leurs femmes. Son caractère hautain les maintenait à un éloignement voulu. À les voir peu, on prêtait moins à leur bavardage. Les prétextes manquaient ainsi à leurs caquets.

Hors leur principal grief qui était contre M^{me} de Galandot sa retenue excessive, les langues ne trouvaient guère, à son endroit, ces traits précis et exacts que fournit seule l'intimité et dont se nourrit et se fortifie la médisance qui, sans eux, s'épuise ou tâtonne, imagine ou suppose et n'a point, pour s'exercer, d'aliment substantiel, faute de quoi elle reste générale, indécise et plus piquante que dangereuse. Tellement c'est en nous-mêmes qu'on prend le mieux de quoi nous dénigrer et qu'il est prudent de ne point s'offrir en pâture aux dents d'autrui.

M^{me} de Galandot donnait donc à reprendre en gros, succinctement et à distance. On ne s'en privait pas, à la ville surtout où elle avait irrité certaines prétentions et déconcerté certaines entreprises.

Quelques-unes de ces dames, dans les premières années du mariage de M^{me} de Galandot, voulurent, si l'on peut dire, forcer la porte de la nouvelle châtelaine. Elle les éconduisit l'une après l'autre avec une adresse et une fermeté parfaites et, par une habile manœuvre, en arriva à ses fins. Elle les relégua à bonne longueur et les y maintint, si bien que, ses relations mises au point où elle les désirait, elle ne les laissa jamais plus

se départir du caractère qu'elle leur sut imposer.

En cela elle obéissait moins à un calcul qu'à un instinct qui, poussé selon son humeur personnelle, l'eût sans doute menée plus loin qu'il n'eût convenu à son mari qui tenait fort à rester en assez bons termes avec tout le monde pour mériter la réputation de politesse qu'on lui reconnaissait partout. À ces causes, M^{me} de Galandot n'alla pas jusqu'au bout de ses dispositions, et le grand carrosse attelé de chevaux d'Allemagne continua, chaque année, à conduire le couple à ses devoirs d'usage.

Aussi, le comte mort, fut-il poliment convoyé par tous ceux qu'il avait si poliment visités, mais sa femme augmenta dans son veuvage l'écart où elle s'était toujours tenue. Son nouvel état la dispensa pendant un temps de ces corvées annuelles, et ensuite, quand elle eût pu les reprendre, plusieurs avaient cessé d'elles-mêmes.

Il sévit à la ville une épidémie de petite vérole qui ferma trois ou quatre des maisons qu'y visitaient M. et M^{me} de Galandot. M. d'Estance était mort la même année que le comte et peu après lui. Le marquis de Blimont quitta le pays avec ses cinq filles pour une ambassade où il les emmena et en maria deux à des barons allemands, l'une en Souabe, l'autre en Thuringe, et une troisième en l'électorat de Cologne, à un jeune conseiller aulique qui l'engrossa et lui fit réparation. Ce qui restait s'accoutuma fort bien à ce que M^{me} de Galandot ne sortît plus de Pont-aux-Belles. D'autres devoirs l'y retenaient, elle s'y voua tout entière.

Les terres que comportait la seigneurie de Pont-aux-Belles

étaient considérables et leur administration eût pesé à une femme de moins de tête que M^{me} de Galandot. Elle en prit la charge et s'y donna avec plus de soin encore qu'auparavant.

Dieu favorisa ses efforts. Elle le priait et, sans doute, l'en priait. La religion prit une grande place dans sa vie. Elle ne manifestait pourtant pas sa piété par des œuvres extérieures, car elle demeura toujours parcimonieuse et dure aux pauvres. Elle distribuait peu, et l'évêque, M. de la Grangère, qui admirait sa vertu, ne pouvait pas, tout de même, louer sa charité. Il disait d'elle qu'elle était une âme au pain sec, voulant sans doute faire entendre par là son honnête sécheresse. Il lui manquait l'onction des grandes chrétiennes. Elle était plus selon l'Église que selon le Christ. Sa foi était plus vraie qu'efficace ; la dévotion n'y ajoutait aucune douceur. Son élan d'âme était une montée de l'esprit, toute verticale, sans épanchement ni rosée.

M^{me} de Galandot était donc à la fois une personne pratique et pieuse. Son caractère se faisait sentir en châtaigne, par ses pointes qui étaient aiguës et dures, mais demeurerait caché quant à sa substance intime. L'aspérité s'en dissimulait par le fait même qu'elle trouvait peu d'occasions de se montrer, car M^{me} de Galandot avait tout établi autour d'elle de façon à être à l'aise dans sa nature, sans que rien la pût contrarier, de telle sorte qu'il était fort difficile d'en pénétrer l'intrinsèque.

Aussi, quand l'abbé Hubertet vint habiter Pont-aux-Belles, sur la recommandation épiscopale de M. de la Grangère, qui lui obtint, en 1730, l'éducation du jeune Nicolas de Galandot, il ne vit d'abord en sa mère qu'une dame noble et majestueuse.

Elle avait alors quarante-six ans, le visage plein et reposé, mais avec une tendance à jaunir, la taille gâtée et épaissie, mais encore plutôt maigre que grasse, avec un grand air de hauteur et d'autorité. L'abbé resta incertain du reste. D'ailleurs, il ne s'y acharna pas et reporta tous ses soins sur le jeune Nicolas qui lui tombait à l'improviste entre les mains.

L'abbé Hubertet était un excellent choix. Jeune encore et fort savant, il se trouvait en tous points parfaitement capable de ce qu'on attendait de lui.

Sa laideur faisait passer son âge aux yeux de M^{me} de Galandot. Il avait trente-deux ans quand il débarqua à Pont-aux-Belles avec son petit bagage qui ne contenait guère plus que quelques nippes et quelques livres. On était en hiver ; il faisait froid et, bien qu'il ne fût pas tard, presque nuit. Nicolas croisa dans le corridor le nouveau venu qui gagnait sa chambre pour s'y apprêter avant de descendre en présence de M^{me} de Galandot. Dans l'obscurité, Nicolas ne parvint point à voir le visage de son maître.

Aux chandelles, l'abbé Hubertet montra une grosse figure aux joues rouges et comme fardées, des lèvres rebordées, des yeux petits et fins, des mains épaisses, des mollets maigres et un ventre proéminent, en tout, un ensemble favorable et jovial. Il portait une perruque ronde, un collet noir et le rabat bleu.

Entré dans l'Église par vraie piété, il n'y avait guère trouvé d'accueil. Les ordres réguliers lui répugnèrent : ils lui offraient, chacun selon la règle, une vie de mendiant, de goujat ou de policier ; aussi ne se résigna-t-il à devenir ni cordelier, ni franciscain, ni jésuite. Les couvents de haute prière ou de

travail, Trappes ou Chartreuses, l'épouvantèrent par la durée de leurs vœux. La perspective du cloître et de la discipline l'en éloigna non moins que la pensée de subir un supérieur. Quoique prêtre, il entendait rester libre ; serviteur de Dieu à la fois et des hommes lui paraissait être trop.

Le clergé séculier le reçut donc, mais il y serait mort de faim, n'y comptant ni protecteur ni patron. Il faut une figure pour confesser, pour prêcher ou pour instruire, et la sienne, bien qu'il fût ingénieux, éloquent et savant, eût fait rire. Les dévotes aiment l'absolution d'une belle main et la parole de Dieu ne les touche que par une bouche qui n'en grimace pas trop humainement les préceptes divins. Les éducations de grande maison lui étaient également interdites. On veut d'un précepteur à prestance. Les emplois domestiques et les aumôneries échoient à qui sait en remplir la fonction non seulement par son mérite, mais, aussi et déjà, par sa mine.

Restaient les bénéfices ; ils sont rares. L'abbé le savait, et l'évêque, M. de la Grangère, qui l'avait connu à Paris et s'intéressait à lui, l'en avertit. Ne pouvant lui en procurer un, le prélat lui offrit l'éducation provinciale et obscure du jeune Nicolas de Galandot. C'était le vivre, le couvert, des gages modestes, mais le temps d'attendre que quelque chose vaquât. Cela sauvait l'abbé des difficultés d'une vie que servaient mal à soutenir quelques messes au rabais qu'il fallait mendier à la porte des sacristies et quelques mauvais travaux de librairie qui rapportaient à peine le papier, l'encre et la chandelle qu'ils coûtaient.

Aussi l'abbé quitta-t-il avec joie Paris et le galetas du haut de la rue Saint-Jacques, où il gelait l'hiver et étouffait l'été,

pour la résidence de Pont-aux-Belles où l'attendaient bon lit et, sinon bonne table, au moins nourriture saine et solide.

Son appétit avait trop souffert des jeûnes de la pauvreté et des rogatons de la gargote pour ne pas apprécier la régulière pitance du château et quand, le benédicité une fois dit, il s'asseyait, la serviette au menton et les mains croisées sur sa bedaine, il éprouvait un juste plaisir à voir soulever le couvercle de la lourde soupière et à voir la fumée du potage suinter en gouttelettes moites sur la grande louche d'argenterie qu'on y plongeait. Aussi ne cacha-t-il pas sa gratitude à M. de la Grangère qui, de son côté, appréciait fort d'avoir là, à sa portée, un serviteur humble et discret, toujours disposé à lui composer une homélie, un sermon, un panégyrique, voire même un petit carême dont il ornait sa mémoire et tirait grande réputation d'éloquence et de doctrine.

Quant à l'abbé Hubertet, il s'estimait heureux pourvu qu'après avoir achevé quelque belle pièce oratoire il la pût débiter à l'aise dans quelque coin du jardin où il allait, gesticulant et prêchant aux arbres, la calotte de travers et le rabat en désordre.

Outre celui-là, son principal divertissement consistait à s'enfermer dans la bibliothèque et à y passer son loisir.

Elle était riche et formée d'assez bons ouvrages. Le feu comte y avait rassemblé un grand nombre de toutes sortes de livres, beaucoup en langue latine et grecque, et le tout fortement relié en solide peau de veau et portant aux plats l'écusson de leur possesseur, car le bonhomme s'occupait davantage de leur parure que de leur contenu et ne les considérait que comme l'attribut d'un bon gentilhomme, au